

mettant sa protection : il ne put vaincre leur méfiance habituelle et leur crainte du « grand Montézuma. » Le général apprit leur détermination avec regret ; car les Cempoallans, auxiliaires braves et dévoués, lui avaient été extrêmement utiles. Il n'en était que plus difficile de repousser leur raisonnable demande. Il prit donc congé de ces fidèles alliés, avant son départ de Cholula, non sans avoir généreusement récompensé leurs services, en leur distribuant une partie de la riche garde-robe et des trésors envoyés par l'empereur. Il les chargea de dépêches pour Juan de Escalante, son lieutenant à Vera-Cruz. En informant cet officier des progrès de l'expédition, il lui prescrivait de faire travailler aux fortifications de la place, de manière à être en mesure de résister à toute intervention hostile des gens de Cuba, — éventualité que Cortès ne perdait jamais de vue — et à pouvoir comprimer toute tentative de révolte de la part des naturels. Il lui recommandait particulièrement de protéger les Totonagues, alliés que leur fidélité aux Espagnols exposait à la vengeance des Aztèques (20).

(20) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 84, 85. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 67. Gomara, *Crónica*, cap. 60. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 5.

CHAPITRE VIII.

L'ARMÉE SE REMET EN MARCHÉ. — ASCENSION DU GRAND VOLCAN.
— VALLÉE DE MEXICO.
— IMPRESSION QUE CETTE VUE PRODUIT SUR LES ESPAGNOLS.
— CONDUITE DE MONTÉZUMA. — DESCENTE DANS LA VALLÉE.

1519.

La tranquillité étant complètement rétablie à Cholula, l'armée coalisée des Espagnols et des Tlascalans se remit en marche, pleine d'ardeur, pour Mexico. De belles savanes et de riches plantations s'étendaient à plusieurs lieues à la ronde. De distance en distance on rencontrait les députations des villes voisines, qui venaient solliciter la protection des hommes blancs et leur offrir des présents, particulièrement de l'or, ce métal pour lequel leur passion était déjà bien connue.

Quelques-unes de ces villes ou bourgades étaient alliées des Tlascalans, et toutes se plaignaient du gouvernement tyranique de Montézuma. Les naturels engagèrent vivement les Espagnols à ne pas se mettre à sa discrétion, en s'enfermant dans sa capitale; et pour preuve de ses dispositions hostiles, ils apprirent au général que l'empereur avait fait intercepter la route directe de Mexico, afin de les forcer à en prendre une autre, qui les conduirait à des défilés étroits, commandés par de fortes positions, d'où il pourrait les attaquer avec de grands avantages.

Ces renseignements ne furent pas perdus pour Cortés, qui fit observer avec soin les mouvements des ambassadeurs mexicains, et redoubla de précautions pour se garantir de toute surprise (1). On le voyait partout où sa présence était

(1) « Andayamos, » dit Diaz, en faisant usage d'une locution familière,

nécessaire, tantôt à l'avant-garde, tantôt à l'arrière-garde, encourageant les faibles, stimulant les trainards, et s'efforçant de faire passer dans le cœur de tous ses compagnons l'ardeur, l'énergie et l'activité dont il était lui-même animé. Le soir, il faisait sa ronde, pour s'assurer que chacun était à son poste. Dans une de ces occasions, sa vigilance faillit lui être fatale : il s'approcha si près d'une sentinelle, que celle-ci, ne le reconnaissant pas dans l'obscurité, le coucha en joue ; une exclamation du général, qui donna le mot d'ordre, arrêta heureusement un mouvement qui eût pu terminer la campagne, et retarder pour quelque temps la chute de l'empire de Montézuma.

L'armée arriva enfin à l'endroit que lui avaient indiqué les naturels, et où la route se bifurquait ; on trouva, ainsi qu'ils l'avaient annoncé, une des deux branches obstruée par d'énormes troncs d'arbres et des quartiers de roches. Cortés demanda aux ambassadeurs mexicains une explication à ce sujet. Ils répondirent que ces dispositions avaient été faites par ordre de l'empereur, pour les empêcher de prendre une route, qui, à une certaine distance, devenait presque impraticable pour la cavalerie. Ils convinrent néanmoins que cette route était la plus directe ; sur quoi Cortés déclara que ce motif suffisait pour le décider, attendu que les Espagnols ne connaissaient pas d'obstacles, et il commanda que le passage fût déblayé sur-le-champ. On voyait encore bien des années après, ainsi que nous l'apprend Bernal Diaz, des restes de cet abattis le long de la route. Cet incident laissa dans l'esprit du général peu de doutes sur la trahison méditée par les Mexicains ; mais il était trop adroit pour laisser pénétrer ses soupçons (2).

On quittait alors la plaine pour gravir la sierra qui sépare

mais expressive, « la barba sobre el ombro » — la barbe sur l'épaule. — *Hist. de la conquista*, cap. 86.

(2) Bernal Diaz, *ubi supra*. — *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 70. Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 41.

les grands plateaux de Mexico et de Puebla. L'air devenait plus vif et plus perçant ; une bise froide descendait des flancs glacés des montagnes, faisant frissonner les soldats sous leurs épais vêtements de coton, et paralysant à la fois les hommes et les chevaux.

L'armée défilait entre deux des plus hautes montagnes de l'Amérique septentrionale, Popocatepetl, « la montagne qui fume, » et Iztaccihuatl, ou « la femme blanche (3), » nom suggéré sans doute par l'éclatant manteau de neige qui s'étend sur sa large surface accidentée. Une superstition puéride des Indiens avait déifié ces montagnes célèbres, et Iztaccihuatl était, à leurs yeux, l'épouse de son voisin plus formidable (4). Une tradition d'un ordre plus élevé représentait le volcan du nord comme le séjour des méchants chefs, qui, par les tortures qu'ils éprouvaient dans leur prison de feu, occasionnaient ces effroyables mugissements et ces convulsions terribles qui accompagnaient chaque éruption. C'était la fable classique de l'antiquité (5). Ces légendes superstitieuses avaient environné cette montagne d'une mystérieuse horreur, qui empêchait les naturels d'en tenter l'ascension ; c'était, il est vrai, à ne considérer que les obstacles naturels, une entreprise qui présentait d'immenses difficultés.

Le grand *volcan* (6) — c'est ainsi qu'on appelait le Popo-

(3) « Llamaban al volcan Popocatepetl, y a la sierra nevada Iztaccihuatl, que quiere decir la sierra que humea, y la blanca muger. » Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms.

(4) « La sierra nevada y el volcan los tenian por dioses ; y que el volcan y la sierra nevada eran marido y muger. » Camargo, Ms.

(5) Gomara, *Crónica*, cap. 62.

*Ætna giganteos nunquàm tacitura triumphos,
Encladi bustum, qui, saucia terga revinctus,
Spirat inexhaustum flagranti pectore sulphur.*

CLAUDIEN, *De raptu Proserp.*, l. 4, v. 132.

(6) Les anciens Espagnols appelaient *volcan* toutes les grandes montagnes, lors même qu'elles n'avaient jamais donné signe de combustion. C'est

catepetl, — s'élevait à la hauteur prodigieuse de 17,852 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire à plus de 2000 pieds au-dessus du « monarque des montagnes, » — la plus haute sommité de l'Europe (7). Ce mont a rarement, pendant le siècle actuel, donné signe de son origine volcanique, et la « montagne qui fume » a presque perdu son titre à cette appellation. Mais à l'époque de la conquête il était souvent en activité, et il déploya surtout ses fureurs dans le temps que les Espagnols étaient à Tlascala, ce qui fut considéré comme un sinistre présage pour les peuples de l'Anahuac. Sa cime, façonnée en cône régulier par les dépôts des éruptions successives, affectait la forme ordinaire des montagnes volcaniques, lorsqu'elle n'est point altérée par l'affaissement intérieur du cratère. S'élevant dans la région des nuages, avec son enveloppe de neiges éternelles, on l'apercevait au loin de tous les points des vastes plaines de Mexico et de Puebla ; c'était le premier objet que saluait le soleil du matin, le dernier sur lequel s'arrêtaient les rayons du couchant. Cette cime se couronnait alors d'une glorieuse auréole, dont l'éclat contrastait d'une manière frappante avec l'affreux chaos de laves et de scories immédiatement au-dessous, et l'épais et sombre rideau de pins funéraires qui entourait sa base.

Le mystère même et les terreurs qui planaient sur le Popocatepetl inspirèrent à quelques cavaliers espagnols, bien dignes de rivaliser avec les héros de roman de leur pays, le désir de tenter l'ascension de cette montagne, tentative dont la mort devait être, au dire des naturels, le résultat inévitable. Cortés les encouragea dans ce dessein, voulant montrer aux

ainsi qu'ils appelaient le Chimborazo un *volcan de neige* « volcan de nieve, » Humboldt, *Essai politique*, t. 1, p. 162; et un voyageur entreprenant, Stephens, parle du *volcan d'eau*, « volcan de agua », dans le voisinage d'Antigua Guatemala. *Incidents of travel in Chiopus, Central America, and Yucatan*. New-York, 1841, vol. 1, chap. 13.

(7) Le mont Blanc a, suivant M. de Saussure, quinze mille six cent soixante-dix pieds. Quant à l'évaluation de la hauteur du Popocatepetl, voir un article écrit avec soin dans la *Revista Mexicana*, t. 2, n° 4.

Indiens que rien n'était au-dessus de l'audace indomptable de ses compagnons. En conséquence, Diégo Ortaz, un de ses capitaines, accompagné de neuf Espagnols et de plusieurs Tlascalans enhardis par leur exemple, entreprit l'ascension, qui présenta plus de difficultés qu'on ne l'avait supposé.

La région inférieure de la montagne était couverte par une épaisse forêt qui semblait souvent impénétrable. Cette futaie s'éclaircit cependant à mesure que l'on avançait, dégénéralant peu à peu en une végétation rabougrie et de plus en plus rare, qui disparut entièrement lorsqu'on fut parvenu à une élévation d'un peu plus de treize mille pieds. Les Indiens, qui avaient tenu bon jusque-là, effrayés par les bruits souterrains du volcan, alors en travail, abandonnèrent leurs compagnons. La route escarpée que ceux-ci avaient maintenant à gravir n'offrait qu'une noire surface de sable volcanique vitrifié, et de lave, dont les fragments brisés, affectant mille formes fantastiques, opposaient de continuel obstacles à leur progrès. Un énorme rocher, le *Pico del Fraile* (le Pic du Moine), qui avait 150 pieds de hauteur perpendiculaire, et qu'on voyait distinctement du pied de la montagne, les obligea à faire un grand détour. Ils arrivèrent bientôt aux limites des neiges perpétuelles, où l'on avait peine à prendre pied sur la glace perfide, où un faux pas pouvait précipiter nos audacieux voyageurs dans les abîmes béants autour d'eux. Pour surcroît d'embarras, la respiration devint si pénible dans ces régions aériennes, que chaque effort était accompagné de douleurs aiguës dans la tête et dans les membres. Ils continuèrent néanmoins d'avancer jusqu'aux approches du cratère, où d'épais tourbillons de fumée, une pluie de cendres brûlantes et d'étincelles, vomis du sein enflammé du volcan, et chassés sur la croupe de la montagne, faillirent les suffoquer en même temps qu'ils les aveuglaient. C'était plus que leurs corps, tout endurcis qu'ils étaient, ne pouvaient supporter, et ils se virent à regret forcés d'abandonner leur périlleuse entreprise, au moment où ils touchaient au but. Ils rapportèrent, comme trophées de leur expédition,

quelques gros glaçons, produits assez curieux dans ces régions tropicales, et leur succès, sans avoir été complet, n'en suffit pas moins pour frapper les naturels de stupeur, en leur faisant voir que les obstacles les plus formidables, les périls les plus mystérieux, n'étaient qu'un jeu pour les Espagnols. Ce trait, d'ailleurs, peint bien l'esprit aventureux des cavaliers de cette époque, qui, non contents des dangers qui s'offraient naturellement à eux, semblaient les rechercher pour le plaisir de les affronter. Une relation de l'ascension du Popocatepetl fut transmise à l'empereur Charles-Quint, et la famille d'Ortiz fut autorisée à porter, en mémoire de cet exploit, une montagne enflammée dans ses armes (8).

Le général ne fut pas satisfait de ce résultat. Il fit entreprendre de nouveau, deux ans après, cette même ascension par quelques autres Espagnols, sous la conduite de Francisco Montaña, cavalier renommé par l'énergie et l'intrépidité de son caractère. Le but de cette seconde expédition était de se procurer du soufre, nécessaire pour la fabrication de la poudre. Le volcan était alors à l'état de repos, et l'expédition fut couronnée d'un meilleur succès. Les Espagnols, au nombre de cinq, parvinrent au bord du cratère, dont l'ouverture présentait une ellipse irrégulière de plus d'une lieue de circonférence; sa profondeur pouvait être de huit cents à mille pieds. On entrevoyait, au fond de cet abîme, les sombres lueurs de flammes livides, d'où s'exhalaient des vapeurs sulfureuses, qui, se refroidissant à mesure qu'elles s'élevaient, étaient précipitées sur la paroi intérieure de la cavité. Montaña, désigné par le sort pour plonger dans ce gouffre, se plaça dans un pa-

(8) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 70. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 3. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 78.

Ce dernier écrivain parle de cette ascension comme ayant eu lieu à l'époque où l'armée était à Tlascala, et il dit qu'elle fut couronnée d'un plein succès. La lettre du général, qui écrivait peu de temps après l'événement, et qui n'avait aucun motif pour altérer les faits, est une meilleure autorité. Voir aussi Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 6, cap. 18. *Rel. d'un gent.*, ap. Ramusio, t. 3, p. 308. Gomara, *Crónica*, cap. 62.

nier, et fut, à l'aide de cordes, descendu par ses compagnons jusqu'à la profondeur de quatre cents pieds! Cette opération fut renouvelée plusieurs fois, jusqu'à ce que l'aventureux cavalier eût recueilli une quantité de soufre suffisante pour les besoins de l'armée. Une si audacieuse entreprise excita, à cette époque, une admiration générale. Cortés termine le rapport qu'il en adresse à l'empereur par cette réflexion judicieuse, qu'il serait, en somme, beaucoup plus commode de faire venir la poudre d'Espagne (9).

Mais il est temps de mettre un terme à cette digression.

L'armée poursuivit sa marche à travers les gorges tortueuses de la sierra. Son itinéraire fut à peu près le même que suit aujourd'hui le courrier qui va de la capitale à Puebla, par Mecameca (10). Les voyageurs venant de Vera-Cruz préfèrent ordinairement la route qui contourne la base septentrionale de l'Iztaccihuatl, route plus facile, mais moins pittoresque et moins riche en points de vue. Les vents glacés qui balayaient les flancs des montagnes amenèrent avec eux un ouragan de neige et de verglas, dont les chrétiens souffrirent plus encore que les Tlascalans, élevés dans les solitudes sauvages de leurs montagnes natives. L'approche de la nuit eût rendu leur position intolérable, s'ils n'avaient, heureusement,

(9) *Rel. ter. y quarta de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 318-380. Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 3, cap. 1. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 41.

M. de Humboldt doute que Montaña soit ainsi descendu dans le cratère, et croit plus probable qu'il obtint le soufre par quelque crevasse latérale de la montagne, *Essai politique*, t. 1, p. 164. Depuis Montaña, jusqu'au siècle actuel, il n'a été tenté aucune ascension du Popocatepetl, du moins avec autant de succès. Deux expéditions atteignirent le sommet en 1827, et deux autres en 1833 et 1834. Federico de Gerolt, qui faisait partie de cette dernière, en a publié une relation très-complète, accompagnée de nombreuses observations scientifiques. *Revista Mexicana*, t. 1, p. 461-482. Du haut de la cime la plus élevée, qui dominait entièrement l'Iztaccihuatl, les voyageurs ne purent, contrairement à l'opinion reçue, apercevoir sur cette dernière montagne aucune trace de cratère.

(10) Humboldt, *Essai politique*, t. 4, p. 17.

trouvé un abri contre cette tourmente dans de commodés bâtimens en pierre, que le gouvernement mexicain avait fait construire de distance en distance le long des routes, pour l'usage des voyageurs et de ses propres courriers. Il était alors loin de songer qu'il préparait un gîte temporaire à ses ennemis.

Les troupes, ayant pris quelque repos, atteignirent, le lendemain matin, de bonne heure, la crête de la sierra d'Ahualco, qui se dresse comme un rideau entre les deux grandes montagnes qui la dominent au nord et au sud. Leur marche devint alors comparativement facile, et elles se portèrent en avant avec une nouvelle ardeur, comme si elles eussent senti qu'elles foulaient le sol de Montézuma.

Elles n'avaient pas parcouru une grande distance, lorsque, au détour d'un angle de la sierra, elles découvrirent tout à coup une perspective qui leur eut bientôt fait oublier leurs fatigues de la veille. C'était la vallée de Mexico, ou de Tenochtitlan, comme l'appellent plus communément les naturels; mélange pittoresque d'eaux, de bois, de plaines cultivées, de cités étincelantes, de collines couvertes d'ombrages, qui se déroulaient à leurs yeux comme un riche et brillant panorama. Les objets éloignés eux-mêmes ont, dans l'atmosphère raréfiée de ces hautes régions, une fraîcheur de teintes et une netteté de contours qui semblent anéantir la distance (11). A leurs pieds s'étendaient au loin de nobles forêts de chênes, de sycomores et de cèdres, puis, au delà, des champs dorés de maïs et de hauts aloès, entremêlés de vergers et de jardins en fleurs; car les fleurs, dont on faisait une si grande consommation dans les fêtes religieuses, étaient encore plus abondantes dans cette vallée populeuse que dans les autres parties de l'Anabuac. Au centre de cet immense bassin, on voyait les lacs, qui occupaient à cette époque une portion beaucoup plus considé-

(11) Le lac de Tezcuco, sur lequel s'élevait la ville de Mexico, est à deux mille deux cent soixante-dix-sept mètres au-dessus de la mer. Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 43.

rable de sa surface; leurs bords étaient parsemés de nombreuses villes et hameaux; enfin au milieu, — semblable à une reine de l'Inde, au front couronné de perles, — s'élevait la belle cité de Mexico, avec ses blanches tours et ses temples pyramidaux, — la « Venise des Aztèques, » reposant, comme sa rivale, au sein des eaux. Au-dessus de tous ses monuments se dressait le mont royal de Chapeltepec, résidence des monarques mexicains, couronné de ces mêmes massifs de gigantesques cyprès, qui projettent encore aujourd'hui leurs larges ombres sur la plaine. Dans le lointain, au delà des eaux bleues du lac, on apercevait, comme un point brillant, Tezcuco, la seconde capitale de l'empire; et plus loin encore, la sombre ceinture de porphyre qui servait de cadre au riche tableau de la vallée.

Telle était la vue magnifique qui frappa les yeux des conquérans. Et aujourd'hui même encore, que ces lieux ont subi de si tristes changements, aujourd'hui que ces forêts majestueuses ont été abattues, et que la terre, sans abri contre les ardeurs d'un soleil tropical, est en beaucoup d'endroits frappée de stérilité; aujourd'hui que les eaux se sont retirées, laissant autour d'elles une large plage aride et blanchie par les incrustations salines, tandis que les villes et les hameaux qui animaient autrefois leurs bords sont tombés en ruine; aujourd'hui que la désolation a mis son sceau sur ce riant paysage, — le voyageur ne peut les contempler sans un sentiment d'admiration et de ravissement (12).

Quelles durent donc être les émotions des Espagnols, lorsque, après s'être élevés péniblement dans les régions supérieures, le rideau de nuages qui les entourait, se déchirant tout à coup, leur découvrit ce riche tableau dans toute son antique magnificence! Ce fut un spectacle semblable à celui

(12) Il est inutile de renvoyer le lecteur aux ouvrages des voyageurs modernes: quelle que soit la différence de leur goût, de leur talent, de leurs sentimens, tous s'accordent dans la description des impressions produites sur eux par la vue de cette belle vallée.